L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 DECEMBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 10 DECEMBRE 1894.

UNE BONNE PLAISANTERIE

Il ne faut pas dédaigner de temps en temps une bonne plaisanterie, dit Jean Sans Terre, du *Petit Journal*. En voici une. C'est la brochure toute récente d'un honorable numismate parisien, M. Letellier, que l'étude prolongée des monnaies gauloises a conduit doucement à un travail qui, pour n'être pas inédit, n'en est pas moins amusant dans sa fantaisie.

La brochure de notre antiquaire s'appelle exactement:

Encore une Singulière Découverte.

D'où vient le nom de Napoléon et celui de Bonaparte.

C'est un travail de savant mythologue inspiré par ceux d'un conventionnel qui s'appelait Charles Dupuis et qui écrivit, sous ce titre: l'*Origine de tous les cultes*, un ouvrage-bombe, un ouvrage-pétard dont la Restauration répercuta longuement la renommée, mais que bien certainement un Français sur cent mille n'a jamais lu en cette fin du dix-neuvième siècle. Dupuis ramenait tous les cultes qui se partagent l'humanité à une seule combinaison solaire et astronomique.

Son travail de bénédictin.... laïque n'avait pas de précédent au cours de l'histoire et de l'esprit humain, tant il était savant et fantaisiste. Si le mot fumisterie dont on se sert couramment aujourd'hui eût existé au XVIIIe siècle, on l'eût attribué certainement en lui appliquant l'épithète de géniale à l'*Origine de tous les cultes*.

***

Mais s'il ne fut pas précédé, Charles Dupuis fut suivi, notamment par un certain J.-B. Pérès qui a publié en 1860 (il me souvient de l'avoir lu, comme si c'était hier) un opuscule dont le titre aussi était bien baroque. Cela s'appelait:

COMME QUOI NAPOLÉON
N'A JAMAIS EXISTÉ

Grand erratum source d'un nombre infini d'errata, annoté dans l'histoire de ce siècle.

Et J.-B. Pérès, procédant sans le moins du monde s'en cacher de Dupuis son maître, expliquait que Napoléon n'était autre qu'Appollon ou le Soleil lui-même. C'est ce que fait aujourd'hui M. Letellier. J'espère pour lui qu'il a lu J.-B. Pérès; mais comme l'une et l'autre plaquettes sont loin de courir le monde, je pense qu'il ne sera pas ennuyeux pour nos lecteurs de faire connaissance avec la dernière venue, le napoléonisme est encore à la mode pour quelques mois. On peut donc s'amuser quelques minutes avec ce casse-tête d'almanach.

***

Ecoutons notre auteur. Napoléon, dit-il, après Pérès, n'est qu'un personnage allégorique: c'est le Soleil personnifié, et notre assertion sera prouvée si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux. On nous dit qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte, qu'il était né dans une île de la Méditerranée, que sa mère se nommait *Lætitia*, qu'il avait trois sœurs et quatre frères dont trois furent rois, qu'il eut deux femmes dont une lui donna un fils, qu'il mit fin à une grande révolution, qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire dont douze étaient en activité de service, qu'il triompha dans le Midi et qu'il succomba dans le Nord, qu'enfin, après un règne de douze ans commencé lors de sa venue d'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du Soleil et nous espérons que quiconque lira ces lignes en sera convaincu.

D'abord, tout le monde sait que le Soleil est nommé Apollon par les poètes; or, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, elle paraîtra encore bien moindre si l'on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine; il est constant que le mot Apollon signifie exterminateur et il paraît que ce nom fut donné au Soleil par les Grecs à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta lors de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès, prêtre du Soleil.

Or, Apollon est le même mot qu'Apoléon, ils dérivent tous deux des verbes grecs *apollyo* et *apoléo* qui sont synonymes et signifient perdre, tuer, exterminer; de sorte que, si le héros de notre siècle s'appelait Apoléon, il aurait le même nom que le Soleil et il remplirait d'ailleurs toute la signification de son nom, car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé.

Mais ce personnage est nommé Napoléon, il y a donc dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans celui du Soleil? Oui, il y a une lettre de plus et même une syllabe car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce héros était Napoléon ou Néapolion, c'est ce que l'on voit notamment place Vendôme.

Or, cette syllabe de plus ne produit aucune différence, elle est grecque, sans doute, comme le reste du nom et, en grec, *né* ou *naï* est une des plus grandes affirmations que nous ne pouvons rendre que par le mot *véritablement*; d'où il suit que Napoléon signifie véritable exterminateur, véritable Apollon, c'est donc véritablement le Soleil.

***

Mais que dire de son autre nom? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour? On ne le voit point tout d'abord, mais on comprend du moins que, comme *bona parte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose ayant deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise, et se rapportant en outre au Soleil Napoléon.

Or, rien ne se rapporte plus directement au Soleil que les effets de sa révolution diurne; ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres: la lumière que sa présence produit et les ténèbres qui prévalent en son absence; c'est une allégorie empruntée des Perses, c'est l'empire d'Ormuzd et celui d'Ahrimane, l'empire de la lumière et des ténèbres, l'empire des bons et des mauvais génies; c'est à ces derniers, aux génies du mal et des ténèbres, que l'on dévouait autrefois cette expression imprécatoire: *abi in malam partem*. Si par *mala parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bona parte* on ne doive entendre la lumière, c'est le jour, par opposition à la nuit.

Ainsi, on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le Soleil, surtout quand on le voit associé avec celui de Napoléon qui est le Soleil lui-même, ainsi que je viens de le prouver.

Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (l'île Délos); Dieu a aussi fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée et il a choisi la Corse de préférence, parce que la situation de cette île relativement à la France où Dieu a voulu le faire régner, est celle qui avait le plus de rapport avec la situation de Délos, eu égard à la Grèce, où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

On prétend que sa mère se nommait *Lætitia*, mais par ce nom, qui signifie la joie, on a voulu désigner l'Aurore dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature.

Encore est-il bien de remarquer que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto* ou *Létô*; mais si de *Leto* les Romains firent *Latona*, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Lætitia*, qui est le substantif du verbe *lætor* ou de l'inusité *læto* qui voulait dire inspirer la joie.

Il est donc certain que cette *Lætitia* est prise, comme son fils, dans la mythologie grecque.

D'après ce qu'on en raconte, ce fils de *Lætitia* avait trois sœurs qui sont indubitablement les trois Grâces, elles faisaient, avec les Muses, leurs compagnes, l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères; or, ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année, comme nous allons le prouver. Mais d'abord, qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes plutôt que par des femmes, cela ne doit pas même paraître nouveau car, en français, des quatre saisons de l'année, une seule est féminine, c'est l'Automne et encore, nos grammairiens sont-ils peu d'accord à cet égard, mais en latin, *Autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons; ainsi, point de difficulté là-dessus, les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année, ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

***

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois; ces trois rois sont le Printemps qui règne sur les fleurs, l'Eté qui règne sur les moissons et l'Automne qui règne sur les fruits. Comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du Soleil, on dit que parmi les quatre frères de Napoléon, il y en eut un qui ne fut point roi, parce que, des quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien: c'est l'Hiver.

Napoléon eut deux femmes, de même qu'on en avait attribué deux au Soleil. Ces deux femmes du Soleil étaient la Lune et la Terre: la Lune, selon les Grecs, c'est Plutarque qui l'atteste, et la Terre, selon les Egyptiens.

Napoléon avait, dit-on, douze maréchaux dans son empire à la tête de ses armées et quatre en non activité. Or, les douze premiers, comme bien entendu, représentent les douze signes du Zodiaque, marchant sous les ordres du Soleil (Napoléon) et commandant chacun une division de l'innombrable armée des étoiles, qui est appelée milice céleste dans la Bible et est partagée en douze parties qui correspondent aux douze signes du Zodiaque. Tels sont les douze maréchaux en activité de service sous l'empereur Napoléon; les quatre autres, vraisemblablement, sont les quatre points cardinaux qui, immobiles au milieu du mouvement général, sont fort bien représentés par la non activité dont il s'agit.

***

On nous dit que ce chef de tant et de si brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi, mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfaitement la marche du Soleil.

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès ou des revers de ce guerrier, n'est composé que d'allusions au cours du Soleil.

Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le Soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, tout le monde le sait; mais, pour les spectateurs placés aux extrémités des terres, le Soleil paraît sortir le matin des mers orientales et se plonger le soir dans les mers occidentales; c'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. C'est donc là ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Egypte) pour régner sur la France et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales après un règne de douze années, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le Soleil brille à l'horizon.

Ainsi s'exprime l'antiquaire parisien dans son petit travail qu'il appuie d'autre part sur un tas de monnaies aussi bien jersiaises qu'éboloiennes. Tout commentaire en affaiblirait la portée. Si sa lecture nous a quelques instants diverties, j'aurai justifié la première phrase de cet article: il ne faut pas dédaigner de temps en temps une bonne plaisanterie.

Les avocats trouveront utile à consulter la liste ci-dessous des jours où sont appelables (*retournables*) à la Cour Suprême, les affaires des diverses paroisses de l'Etat:

Acadie, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Ascension, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Assomption, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Avoyelles, les seconds lundis de janvier, d'avril et novembre.
Bâton Rouge, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Bâton Rouge, Ouest, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Bienville, les seconds lundis de mai et de décembre.
Bossier, les seconds lundis de mai et de décembre.
Caddo, les seconds lundis de mai et de décembre.
Calcasieu, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Caldwell, les seconds lundis de mai et de décembre.
Cameron, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Est Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.
Ouest Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.
Catahoula, les seconds lundis de mai et de décembre.
Claiborne, les seconds lundis de mai et de décembre.
Concordia, les seconds lundis de mai et de décembre.
De Soto, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Feliciana, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Feliciana, Ouest, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Franklin, les seconds lundis de mai et de décembre.
Grant, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Ibérie, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Iberville, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Jackson, les seconds lundis de mai et de décembre.
Jefferson, les premiers et seconds lundis de chaque mois.
Lafourche, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Lafayette, seconds lundis de janvier d'avril et de novembre.
Lincoln, seconds lundis de mai et de décembre.
Livingston, quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Madison, seconds lundis de mai et de décembre.
Morehouse, seconds lundis de mai et de décembre
Natchitoches, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Ouachita, seconds lundis de mai et de décembre.
Orleans, premiers et troisièmes lundis du mois.
Plaquemines, premiers et troisièmes lundis du mois.
Pointe Coupée, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Rapides, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Red River, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Richland, les les seconds lundis de mai et de décembre.
Sabine, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
St-Bernard, les premiers et troisièmes lundis du mois.
St-Charles, les troisièmes lundis de janvier.
St-Hélène, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
St-Jean-Baptiste, les troisièmes lundis de janvier.
St-James, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
St-Landry, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
St-Martin, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Ste-Marie, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
St-Tammany, les quatrième lundis de mars et de novembre.
Tensas, les seconds lundis de mai et de décembre.
Terrebonne, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Tangipahoa, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Union, les seconds lundis de mai et de décembre.
Vermillion, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Vernon, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Washington, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.
Webster, les seconds lundis de mai et de décembre.
Winn, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET —D'UNE— TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS.

(Suite.)

—Oh! s'il vous faut mon acte de naissance....

—Je sais que vous avez le talent de vous procurer toutes pièces qui vous sont nécessaires. Mais je n'ai nul besoin de votre acte de naissance pour établir votre identité.

—Si monsieur le juge d'instruction se trompe, je n'y serai pour rien et il voudra bien le reconnaître.

—De votre vrai nom, vous vous appelez Edouard Forestier.

Le misérable resta impassible, pas un muscle de son visage ne remua.

—Edouard Forestier, répéta-t-il, et comme cherchant à se souvenir, connais pas!

—Il est très fort, cet homme, se disait le magistrat.

Il reprit à haute voix:

—Il y a quatre ans, à Moulins, vous avez été condamné en police correctionnelle à six mois de prison pour vol de bijoux; l'instruction avait en outre relevé à votre charge de nombreuses escroqueries commises à Paris, à Clermont-Ferrand et dans d'autres villes.

Forestier n'avait pas sourcillé.

—Je ne sais pas le premier mot de toute cette histoire, dit-il.

—Alors, vous niez?

—Très énergiquement.

—Si vous n'êtes pas Edouard Forestier, le condamné de Moulins, le repris de justice, expliquez donc comment vous avez appris l'existence des papiers que vous avez volés chez le docteur Villarceau?

Cette fois le misérable ne trouva rien à répliquer.

—Ah! vous vous taisez; c'est bien, on en prend note.... Mais si vous ne pouvez pas expliquer cela, c'est que vous voulez être, envers et contre tout, Aristide Blondeau; Edouard Forestier, lui, ne serait pas embarrassé pour répondre: il dirait que, ayant vu remettre les papiers à sa femme, et ayant tenté de s'en emparer, il y a six ans, il ne pouvait en ignorer l'existence; il ajouterait qu'il savait aussi que Marguerite Lormont, sa femme, les avait confiés à M. le docteur Villarceau.

Enfin, Forestier commençait à se sentir déconcerté; il perdait son attitude froide et hautaine.

—Eh bien! niez vous encore? demanda le juge d'instruction.

Pas de réponse.

Le magistrat continua:

—Pour prouver que vous n'êtes pas Edouard Forestier, le condamné de Moulins, faites donc appeler ici, devant moi, des personnes qui déclareront que vous êtes bien le voyageur de commerce Aristide Blondeau. Mais ces témoins, vous ne les avez pas. Moi, pour vous confondre, indépendamment de votre signalement et d'une carte postale que j'ai là, je puis vous faire reconnaître par les juges de Moulins qui vous ont condamné, par votre femme que je puis faire venir, à Paris, par le véritable Aristide Blondeau, qui, s'il n'est pas mort, ne sera pas introuvable, et enfin par le véritable Jean Dufrêne, valet de chambre, lequel a été bien étonné quand on lui a appris que, vous ayant laissé quelques instants seul dans sa chambre, vous en aviez profité pour lui dérober ses certificats.

Malgré lui, sans doute, Forestier courba la tête.

Le juge d'instruction fit sonner un timbre.

Au garde républicain qui se présenta, il dit:

—Faites entrer le témoin.

Un homme de trente-cinq à quarante ans, ayant le bas du visage rasé, mais portant de longs favoris, entra dans le cabinet.

C'était le valet de chambre Jean Dufrêne.

—Connaissez-vous cet homme? lui demanda le magistrat.

—Oui, monsieur.

—Depuis combien de temps?

—Depuis une quinzaine d'années.

—Où l'avez vous connu?

—Chez M. Grémard, banquier, où j'étais alors valet de pied.

—Il fréquentait la maison du banquier?

—Il y était employé.

—Ah!.... Et pourquoi en est-il sorti?

—Dame, monsieur le juge d'instruction, je ne peux pas dire.... Je sais bien que l'on a parlé de la disparition de billets de banque....

—Et quel est le nom de cet homme?

—Il s'appelle Edouard Forestier.

—Est-ce qu'il est votre ami?

—Oui et non. Je vais vous dire, monsieur le juge d'instruction, Forestier ne m'a jamais perdu de vue, de temps à autre il venait m'emprunter un billet de cent francs.

—Qu'il vous rendait.

—Quand il pouvait.

—Il ne vous doit plus rien?

—Oh! si.

—Quelle somme?

—Dame, je ne sais pas au juste; peut-être douze ou quinze cents francs.

—Forestier, qu'avez-vous à dire? demanda le magistrat, s'adressant au prévenu.

—Emprunter de l'argent n'est pas le voler.

—Soit. Mais je vous ferai remarquer, en passant, qu'il y a des emprunts qui ressemblent singulièrement à des escroqueries. Le témoin vous reconnaît et déclare que vous vous appelez Edouard Forestier, ancien employé de banque. Qu'avez-vous à répondre?

—Rien. Je suis Edouard Forestier!

—Enfin, vous comprenez que vous vous étiez engagé dans une voie déplorable, dit le juge d'instruction.

S'adressant au témoin, il reprit:

—Monsieur Jean Dufrène, nous savons dans quelle circonstance Edouard Forestier vous a dérobé vos certificats, qui sont vos titres de noblesse; ils vous seront rendus: nous les avons, et c'est parce qu'ils ont été trouvés dans la malle du faux Jean Dufrène, que nous avons pu vous découvrir et vous appeler aujourd'hui au Parquet.

Je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

Le valet de chambre sortit.

—Forestier interrogea le magistrat, avez-vous bien dit la vérité, toute la vérité au sujet des papiers?

—Oui, monsieur.

—Vous le jurez?

—Je le jure!

—Si vous n'aviez pas été surpris par la femme de chambre au moment où vous commettiez le vol, il est certain que vous ne vous seriez pas enfui.

—Parbleu!

—Qu'auriez-vous fait?

—J'aurais refermé le tiroir dans lequel je n'avais rien dérangé, et, bien sûr que le docteur ne s'apercevrait pas de longtemps de la disparition des papiers, j'aurais attendu tranquillement qu'on me congédiât, comme n'étant pas suffisamment au courant du service d'un valet de chambre.

—Dans le cabinet de M. Villarceau se trouve un secrétaire dans lequel il a constamment de l'or, des billets de banque, des valeurs mobilières, ce dont vous deviez vous douter; est-ce que vous n'avez pas la pensée de ne point attendre qu'on vous congédiât, mais de disparaître un beau jour après avoir forcé le secrétaire et pris tout ce qui vous serait tombé sous la main?

—Permettez, monsieur le juge d'instruction, est-ce que devant la loi et la justice, il y a culpabilité dans une pensée?

—Non.

—Alors, je n'ai pas à répondre à une interrogation où je n'ai pas à me défendre.

Le magistrat sourit. Sans doute, il avait deviné juste; mais il n'avait pas à parler de cela.

—Forestier, répliqua-t-il, je veux bien croire que vous vous seriez contenté du vol des papiers; mais il y a une autre plainte contre vous, une autre accusation.

—Laquelle?

—Il y a de cela plus de six ans, profitant d'une absence de votre femme, vous vous êtes introduit dans sa maison, en arrachant un barreau de fer, et vous lui avez enlevé son enfant, sa fille, alors âgée de deux ans.

—Sa fille, la mienne aussi.

—Oui, la vôtre aussi; mais il y a là un acte grave, le rapt d'un enfant que la loi punit, même quand le coupable est le père.

—Ma femme refusait de reprendre la vie en commun, de me suivre; moi, je voulais avoir ma fille, je l'ai prise.

—Vous l'avez prise, sans penser à autre chose qu'à faire une méchanceté à votre femme, qu'à lui causer une grande douleur, c'était odieux. Un enfant, une petite fille surtout a besoin des soins, de la tendresse de sa mère; mais cela vous importait peu.

Votre femme, par respect pour son enfant et pour elle-même et aussi, sans doute, parce qu'il lui répugnait de se faire votre dénonciatrice, de dévoiler certaines de vos infamies, votre femme ne s'est pas adressée à la justice pour se faire rendre son enfant, et cependant, étant donnés vos déplorables antécédents, elle aurait eu facilement gain de cause contre vous; elle s'est bornée à faire faire des recherches afin de savoir ce que l'enfant était devenue, ce que vous en aviez fait. Les recherches ont été infructueuses.

—Je voulais garder ma fille; je l'avais mise en lieu sûr.

—Vous l'avez confiée à des mains étrangères et il paraît certain que vous vous en êtes peu ou plus du tout occupé.

—Ceci n'est qu'une appréciation; j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire.

—Vous aviez vous-même disparu; c'est alors, probablement, que vous avez commencé à prendre de faux noms.

—C'est possible.

—Forestier, votre femme n'ayant pas déposé au Parquet une plainte contre vous, nous n'avons pas à vous poursuivre pour le rapt de l'enfant.

—A quoi cela servirait-il?

—A vous forcer à rendre la petite fille à sa mère.

—Il faudrait que je le voulusse.

Le juge d'instruction arrêta sur le misérable un regard plein de sévérité.

—Forestier, dit-il, vous avez tout intérêt à adoucir en votre faveur les sévérités de la justice, à acquérir des droits à l'indulgence de ceux qui seront appelés à vous juger; Forestier, dites-moi où est votre fille.

Le coquin répondit en secouant la tête.

—Forestier, reprit le magistrat, pensez à l'avenir de votre fille, aux reproches qu'elle aurait le droit de vous faire un jour; pensez au chagrin de votre femme, de cette Marguerite Lormont, qui vous a si sincèrement aimé; pensez aux nombreux dangers que court une jeune fille qui n'a pas sa mère pour veiller sur elle et la protéger, et revenez à de meilleurs sentiments.

Forestier, enlever un enfant à sa mère est un crime. Forestier, au nom de votre femme, au nom de M. le docteur Villarceau, au mien, au nom de tous les honnêtes gens, je vous demande de rendre votre fille à sa mère.

Le regard du misérable eut un éclair fauve.

—Jamais, répondit-il d'une voix rauque, jamais! J'ai juré que ma femme ne reverrait jamais sa fille!

—Ainsi, rien ne peut vous fléchir? dit le magistrat d'une voix frémissante d'indignation.

—Rien.

—Mais quelle espèce d'homme êtes-vous donc?

—Je suis ce que je suis, voilà tout.

—Oui, plus qu'un malfaiteur, un monstre!

Les lèvres du bandit se crispèrent dans un hideux sourire.

Le greffier lui lut son interrogatoire puis, quand il l'eut signé, le juge d'instruction fit retentir deux fois la sonnerie du timbre.

Deux gardes parurent aussitôt.

Le magistrat remit à l'un d'eux un papier qu'il venait de signer.

C'était un ordre d'écrou.

Puis sans même jeter un dernier regard sur le prévenu, il dit:

—Emmenez cet homme!

Forestier sortit, escorté de deux gardes.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour; on y fit monter le prisonnier et, une heure après, il était écroué à Mazas et mis au secret.

XII

LES BONS S'EN VONT.

De la rue de Boulainvilliers, où était situé l'hôtel du docteur Villarceau, jusqu'au Trocadéro, des recherches avaient été faites dans les égouts, à plusieurs reprises, en suivant, bien entendu, les rues que le voleur avait parcourues et où, prétendait-il, il avait jeté les papiers dans une bouche d'égout.

Malgré la promptitude et l'habileté mises dans les recherches, les papiers n'avaient pas été trouvés.

De nouvelles perquisitions avaient été faites au domicile de Forestier et toujours sans résultat.

—J'ai jeté les papiers dans une bouche d'égout, répondait le misérable chaque fois qu'on l'interrogeait à ce sujet.

Et si on lui demandait encore où était sa fille, il restait muet.

Enfin il fallait considérer comme perdus les papiers qui jouaient un rôle si important dans cette curieuse affaire dont on parlait au Palais et dans beaucoup de salons parisiens.

Quand on eut perdu tout espoir de les retrouver, ces mystérieux papiers, on comprit, M. Villarceau tout le premier, qu'il y avait nécessité absolue à en connaître le contenu.

La révélation du secret ne pouvait plus être faite que par M. Ancelin, l'ancien curé de Salvignac devenu missionnaire. Alors il fallait lui écrire. M. Villarceau se chargerait de le faire. Mais où était le missionnaire? Avant tout, il fallait le savoir.

A la Maison des missions on répondit qu'on l'ignorait.

Les missionnaires, au nombre desquels se trouvait l'abbé Ancelin, presque aussitôt débarqués sur les côtes de Guinée, s'étaient enfoncés dans l'intérieur des terres; depuis on était sans nouvelles de la mission; on ne pouvait dire dans quelle contrée inconnue de l'Afrique centrale les missionnaires, ardents propagateurs de la foi, étaient allés faire entendre la parole divine.

Et même on paraissait craindre que la caravane dont ils faisaient partie n'eut été attaquée par les sauvages, pillée et tous les hommes massacrés.

L'évêque de Carcassonne fit à peu près la même réponse.

Ainsi, il était dit qu'on ne saurait rien, qu'on ne pourrait rien savoir.

La tombe du maire de Salvignac d'une part, de l'autre les égouts de Paris gardaient le secret des papiers.

Pour la première fois de sa vie, le docteur Villarceau éprouvait un violent chagrin.

"Si je ne rentre pas en possession de ces papiers, avait-il dit, je ne me consolerai jamais."

Le bon docteur était inconsolable.

Il se reprochait cruellement d'avoir manqué de vigilance, de n'avoir pas pris tout le soin voulu de ces précieux papiers qu'on lui avait confiés.

Comme s'il avait pu prévoir que, pour les voler, le misérable Forestier s'introduirait dans sa maison sous la défroque d'un valet de chambre.

On lui disait:

—Mais ces papiers ne sont probablement pas aussi importants que vous le croyez.

—Le sceau seul de la mairie de Salvignac les rendait extrêmement précieux, répondait-il, et il fallait bien qu'ils fussent très importants puisqu'on me les a confiés. Est-ce que ce misérable Forestier me les aurait volés, s'ils eussent été sans valeur?

Mais, ajoutait-il, l'enveloppe n'eût elle contenu que l'acte de naissance de la petite fille, fût-elle née d'un torréador et d'une gitane, est-ce que ce document n'avait pas une grande importance?

Il écrivit à Marguerite que les papiers lui avaient été volés par son infâme mari et qu'ils n'avaient pu être retrouvés; il suppliait de lui pardonner d'avoir si mal justifié la confiance qu'elle avait mise en lui, en lui remettant le précieux dépôt.

Le brave homme voulait absolument se trouver coupable.

Il terminait sa lettre par ces mots:

.... Quand je crois bien faire, il arrive trop souvent que je fais mal.

Marguerite, dans sa réponse, essayait de rassurer M. Villarceau sur les conséquences de la perte des papiers.

L'homme qui avait apporté l'enfant à Salvignac n'avait plus reparu, n'avait pas même donné de ses nouvelles; cela indiquait assez que la pauvre petite était abandonnée de sa famille.

Marguerite n'en était pas trop affligée; comme cela Emilienne était tout à fait sa fille; est-ce qu'elle ne lui avait pas donné toute sa tendresse, tout son amour de mère? Elle voulait cette enfant pour elle seule. Il y a toujours de l'égoïsme dans l'amour maternel.

Et, d'ailleurs, ce n'était pas à l'abandonnée à se mettre à la recherche de ses parents; s'il lui en restait encore, c'étaient ceux-ci qui devaient penser à elle, s'occuper d'elle. Ils savaient bien qu'elle avait été confiée à Marguerite Lormont et qu'elle était à Salvignac.

Marguerite ne pouvait pas deviner que Pedro Lamuès avait trouvé la mort au fond des Pyrénées.

Plus que jamais elle se félicitait de ne pas avoir dit à Emilienne qu'elle n'était pas son enfant.

Comme cela, la quiétude d'esprit de la fillette ne pouvait être troublée: elle évitait pour plus tard à la jeune fille des préoccupations, des regrets, peut-être des chagrins.

Tout cela était bien dit pour apporter un peu de calme dans l'esprit du docteur Villarceau; mais intérieurement, en regardant la jeune Espagnole, si jolie, si gracieuse et déjà si distinguée de manières, Marguerite se disait:

—Pourtant, elle appartient à une riche famille et n'est pas née pour vivre du travail de ses mains mignonnes; faudra-t-il donc, à cause de ces papiers perdus, qu'elle ne sache jamais le nom qu'elle a le droit de porter et ne puisse prendre la place qu'elle était appelée à occuper dans le monde.

***

Cependant le juge d'instruction avait remis son dossier à la chambre des mises en accusations, et celle-ci décida que Edouard Forestier serait traduit devant la Cour d'assises de la Seine.

Le jour des débats arriva. On savait que le principal témoin était M. Villarceau, et les débats publics de cette mystérieuse affaire judiciaire étaient attendus par les amis du docteur et les amateurs d'incidents à sensation.

Bien avant l'installation du jury et l'entrée du président de la Cour et des juges, ses assesseurs, la salle des assises, souvent trop petite, était bondée. Il y avait là un public de choix: beaucoup d'avocats en robe; les dames en grande toilette étaient en majorité; elles se plaçaient comme elles pouvaient et avaient envahi le prétoire ainsi qu'une partie de l'espace réservé aux jurés.

Mais, pour tout le monde, il y eut une déception.

Naturellement, on ne pouvait dire ce que contenaient les fameux papiers. On dit seulement qu'ils renfermaient un secret concernant une enfant qui paraissait avoir été abandonnée et dont on ne connaissait pas la famille.

On peut donc supposer, disait l'acte d'accusation, et ce que répéta M. Villarceau lorsqu'il fut entendu, que les papiers volés et jetés dans une bouche d'égout par l'accusé, indiquaient le lieu de naissance de l'enfant et faisaient connaître sa famille.

Tout cela n'était guère de nature à piquer bien vivement la curiosité des auditeurs, et c'est à peine si l'enfant abandonnée, la petite orpheline, était rendue intéressante. Il n'était pas même dit qu'on supposait qu'elle fût née en Espagne.

Sur la demande de M. Villarceau, le juge d'instruction avait été extrêmement sobre de détails au sujet de la petite fille.

Comme nous venons de le dire, ce fut une déception.

On était loin des révélations sensationnelles que l'on attendait.

Dès lors, toute l'attention, tout l'intérêt se portèrent sur Edouard Forestier, dont l'allure dégagée, le visage pâli, l'attitude calme et correcte prévenaient en sa faveur.

Moins arrogant, moins audacieux que devant le juge d'instruction, il répondit simplement, sans finasseries, aux questions du président.

Par exemple, cette fois, sans suppression de détails, on eut le récit complet du vol des papiers. On put s'imaginer qu'on assistait à la fuite du voleur, poursuivi par le maître d'hôtel d'abord, ensuite par les deux agents de la Sûreté et à son arrestation rue Duhesme.

De nouveau, devant la cour, Forestier affirma avoir jeté les papiers dans une bouche d'égout.

Et comme le président émettait un doute:

—Eh! bien, s'écria-t-il, qu'on me prouve que je mens, en me disant ce que j'ai pu faire de ces papiers.

Dans le prétoir, on put remarquer une jeune femme très élégante, vêtue d'une robe de soie noire et délicieusement gantée; un voile épais, qu'elle tenait obstinément baissé, couvrait entièrement son visage et ne permettait pas qu'on distinguât ses traits.

Par exemple, elle prenait un intérêt très vifs aux débats et ne perdait pas un mot des paroles du président et des réponses de l'accusé. Elle avait aussi écouté avec une grande attention le réquisitoire du ministère public. On aurait pu croire qu'elle était intéressée à l'affaire.

Elle regardait beaucoup l'accusé et il y avait des instants où elle ne le quittait pas des yeux.

Mais pourquoi cette femme tenait-elle ainsi son voile baissé?

Il ne manquait pas de personnes dans la salle qui la connaissaient, et elle ne voulait pas être reconnue.

Cette femme qui, pendant quelques années, avait vécu à l'étranger, mais était revenue à Paris, était Léonie Lecure, l'épouse infidèle que le sculpteur sur bois, Auguste Lebrun avait chassée de sa maison.

Edouard Forestier, accusé de vol au préjudice de son maître, vol commis avec effraction, fut condamné à huit ans de réclusion.

Sous la rubrique "Tribunaux" les journaux de Paris rendirent compte de cette affaire, qui était assez ordinaire, mais dont on aurait pu faire une cause célèbre, et tout fut dit.

Ce qui aurait pu intéresser la population parisienne, la passionner même, ayant été écarté des débats, cette histoire de vol de papiers passa inaperçue.

Huit jours après, tout était oublié.

On oublie si vite à Paris, où rapidement une chose succède à une autre, où l'on a à peine le temps de s'occuper de l'événement du jour!

Seul, M. Villarceau n'oubliait pas.

Il était toujours fort triste, il n'avait plus sa douce et franche gaîté d'autrefois!

Il pensait sans cesse à ces papiers dont, il en était convaincu, la perte causait un préjudice énorme à la fille adoptive de Marguerite.

Il espérait bien encore pouvoir se mettre en relations avec l'abbé Ancelin; mais on était toujours sans nouvelles de lui, comme des autres prêtres de la mission. Souvent, en hochant la tête, le bon docteur murmurait:

—S'il était mort!

....

Deux années s'étaient écoulées depuis la condamnation d'Edouard Forestier, qui expiait ses crimes dans une de nos maisons centrales.

Et toujours aucun renseignement au sujet de la mission dont faisait partie l'abbé Ancelin.

C'était donc fini; on ne saurait rien!

La fatalité s'attachait à la destinée de la jeune Espagnole, que le malheur avait frappée dès sa naissance; et cette fatalité semblait ne pas vouloir cesser de la poursuivre. Sur ce sujet, M. Villarceau se livrait à de longues et très amères réflexions.

Un soir, il ne parut pas exactement à l'heure du dîner, comme il en avait l'habitude.

On savait qu'il était dans son cabinet; peut-être avait-il des lettres pressées à écrire.

On attendit un quart d'heure.

Mme Villarceau commençait à donner des signes d'inquiétude.

Mme Delteil se leva, disant:

—Je vais aller le chercher.

—Oui, Valentine, va.

La jeune femme sortit du salon.

Un instant après on entendit un grand cri, puis, aussitôt la voix de Valentine appelant:

—Au secours, au secours!

Mme Villarceau et M. Delteil se précipitèrent, épouvantés, vers le cabinet.

En même temps les domestiques accouraient.

Le docteur Villarceau était étendu tout de son long au milieu de son cabinet et sa fille, à genoux, toute en larmes, essayait de le relever.

A cette vue Mme Villarceau poussa des cris effrayants auxquels se mêlèrent les cris de douleur des domestiques.

M. Delteil, comme Valentine, s'était agenouillé près de son beau-père; mais il se releva brusquement et sortit de la pièce pour revenir très vite.

M. Villarceau ne donnait plus signe de vie; toutefois, il n'était pas mort.

Ses yeux vitreux, démesurément ouverts, et dont le blanc était rouge de sang, regardaient sans voir. Un râle s'étranglait dans la gorge. Un peu de sang sortait du nez et une écume sanguinolente frangeait les lèvres. Enfin la face convulsée, d'un rouge violacé, indiquait que le docteur Villarceau venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Au milieu de l'explosion d'une immense douleur, M. Delteil pratiqua successivement plusieurs saignées. Ensuite le malade fut porté dans sa chambre et couché tout habillé sur son lit.

Il y eut quelques instants de profonde anxiété. Le vieux médecin avait fait quelques mouvements et, assez distinctement, on l'entendit prononcer ces mots:

—Je vous, sans efforts apparents, il tendit une de ses mains sur laquelle se précipitèrent en même temps Mme Villarceau et sa fille.

Le docteur Delteil pleurait silencieusement.

—Hélas! il savait que les secours de la science étaient inutiles: l'illustre médecin était perdu.

Dans l'antichambre, par la porte ouverte, on voyait les domestiques consternés.

—Mon bon père chéri! disait Valentine.

—Mon pauvre Eugène, mon bien aimé mari! disait Mme Villarceau.

Soudain, on vit les lèvres du moribond s'agiter, des sons sortaient de sa bouche, péniblement.

Il se fit dans la chambre un silence profond, et l'on se pencha sur le lit pour l'entendre.

Voici les mots, entrecoupés par le râle, que l'on put saisir:

"Philippe.... Valentine...... aimez vous.... toujours; Lucien.... l'avenir; là-bas, l'enfant!

Ses yeux, que déjà la mort voilait, se tournèrent vers sa femme. Alors il y eut dans le regard éteint et sur toute la physionomie comme un rayonnement de la paix céleste, et M. Villarceau put dire encore:

"Julie.....ma chère femme.....nous nous reverrons!

Puis le râle s'arrêta, la bouche se ferma serrant les dents, les yeux tournèrent dans les orbites et les membres se raidirent.

C'était fini, le docteur Villarceau n'était plus. Une belle et noble vie, tout entière consacrée au bien, venait de s'éteindre.

—Il est mort! dit M. Delteil d'une voix étranglée.

Et, pieusement, il baissa les paupières sur les yeux du défunt.

Mme Villarceau et Valentine tombèrent à genoux devant le lit en sanglotant.

Ah! il pouvait être pleuré cet époux, ce père, qui avait toujours été si bon et qui avait tant aimé sa femme et sa fille!

Le docteur Delteil, debout, immobile, les yeux fixés sur le visage de son maître vénéré, semblait reprocher à la mort son œuvre de destruction.

Les serviteurs étaient entrés dans la chambre et tous s'étaient agenouillés: suprême hommage rendu au meilleur des maîtres.

Avons-nous besoin de dire que le docteur Villarceau eut de magnifiques obsèques? Magnifiques, non pas pour la pompe déployée, ni même par le nombre de couronnes dont le char funèbre était littéralement couvert, mais par la foule recueillie qui suivit son cercueil de la maison mortuaire à l'église et de l'église au cimetière.

Sans doute, il y avait dans le cortège des sommités prises parmi ceux qui, dans la science, les lettres, les arts, la magistrature, l'armée, s'élèvent par le travail, par la pensée et sont l'orgueil de Paris, la gloire de la France. Sans doute, il y avait là des riches, des titrés et, à la suite, de nombreux équipages; mais la grande majorité était formée par le peuple, le vrai peuple, hommes, femmes, enfants, venus de tous les quartiers de la ville, descendus des faubourgs.

Cela disait à tous que si le docteur Villarceau avait eu une riche clientèle, il avait été en même temps le médecin des pauvres.

XIII

NOUVELLE SITUATION.

Quand Marguerite Lormont apprit la mort du docteur Villarceau, elle s'écria:

—C'est plus qu'un ami, un protecteur que je perds, c'est un père!

Puis elle pleura.

Elle écrivit à Mme Villarceau pour lui dire combien elle prenait part à sa grande douleur.

"Hélas! disait Marguerite, ce n'est pas seulement pour vous et votre famille, madame, mais pour tous ceux qui ont connu le bon docteur, que cette perte est irréparable.

Dans sa lettre, il n'y avait pas un mot faisant allusion à la somme confiée à M. Villarceau et dont il lui servait la rente.

Mais bien que le docteur eût toujours été fort discret, même auprès de sa femme, au sujet des affaires qui n'avaient pas un rapport direct avec sa maison ou sa famille, Mme Villarceau n'ignorait pas que son mari avait reçu en dépôt de Marguerite, en même temps que le pli cacheté, une somme de vingt mille francs.

Du reste, sur un des livres du défunt, qui avait toujours tenu ses comptes très en règle, on trouva celui de Marguerite. Toutes les sommes qu'elle avait reçues étaient inscrites avec la date du jour de l'envoi; et le compte arrêté donnait un solde de seize mille francs en faveur de la mère adoptive d'Emilienne.

C'était donc, en près de neuf années, une somme de quatre mille francs que Marguerite avait prise sur la capital.

Rigoureusement, on aurait pu déduire encore des seize mille francs ce que le docteur avait donné chaque année en plus des arrérages du titre de rente. Mais on n'en était pas à calculer comme un notaire ou un banquier, et l'on avait trop de respect de la mémoire du cher mort pour ne pas se conformer à ses intentions.

Mme Villarceau, sa fille et son gendre avaient su gré à Marguerite du silence qu'elle avait gardé au sujet de son argent. Il y avait là un sentiment de délicatesse qui les avait particulièrement touchés.

En répondant à la jeune femme par une lettre aussi affectueuse que l'était la sienne, Mme Villarceau lui envoyait deux cents francs et le détail de son compte. Elle lui demandait si on devait lui envoyer les seize mille francs ou si elle préférait les laisser entre les mains de M. Delteil.

Marguerite s'empressa de répondre qu'elle ne saurait que faire d'une si grosse somme et qu'elle s'estimait trop heureuse que M. Delteil voulût bien s'intéresser à elle et à sa fille et leur continuer les bons offices de M. Villarceau.

Je m'arrangerai, disait-elle, pour ne plus avoir à prendre sur le capital, qui sera plus tard la petite dot d'Emilienne.

....Seulement, ajoutait-elle, M. Delteil ne peut plus m'envoyer douze cents francs dans l'année, puisque c'est à peine huit cents que je dois recevoir

—Nous ferons comme elle le désire, dit le docteur Delteil à sa belle-mère, et si elle se trouve gênée, ce qui arrivera sans doute, nous ajouterons à sa modeste rente, afin de conserver intacte à Emilienne ce petit capital que Marguerite déclare être sa dot.

—Oui, mon ami, voilà qui est très bien dit, répondit Mme Villarceau, et le cher défunt est dans votre pensée. Seulement, lorsque Marguerite et sa fille auront besoin de quelque chose en plus de leur petite rente, c'est moi, en y associant le souvenir de mon mari, qui comblerai le déficit de leur budget.

Durant deux années, beaucoup de lettres furent échangées entre Mme Villarceau et Marguerite; on avait même reçu à Paris plusieurs petites lettres d'Emilienne d'une jolie écriture et fort bien pensées.

Jamais, dans leurs lettres, elles ne firent la moindre allusion à Forestier.

L'orpheline fit sa première communion.

Mme Villarceau et Mme Delteil avaient voulu, à elles deux, offrir à la jeune fille sa toilette complète de communiante, y compris la couronne de roses blanches et le livre de messe à fermoirs d'argent.

Quelque temps après, le docteur Delteil dut se rendre dans le Midi, à Narbonne. Il n'était pas très éloigné de Salvignac et il y pourrait passer en revenant à Paris. C'était une occasion de voir Marguerite et sa fille qu'il ne connaissait pas encore.

Nous laissons à penser quelle fut l'agréable surprise de Marguerite et la grande joie d'Emilienne.

Le premier soin du docteur Delteil à son retour à Paris fut de faire à Mme Villarceau et à sa femme le récit de sa visite à Marguerite et de dire l'impression qui lui en était restée.

Il avait été accueilli d'abord avec une sorte de stupéfaction à laquelle avaient succédé des larmes et des sanglots. Puis Marguerite s'était emparée de [illegible] et les avait tenues longtemps dans [illegible] siennes, sans pouvoir [illegible] rale, tellement elle était émue.

Enfin, elle avait pu demander des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et de M. Lucien.

Pendant ce temps, debout, retirée à l'écart, Emilienne me regardait, ouvrant de grands yeux étonnés. Mais quand Marguerite lui eut dit que j'étais le docteur Delteil, un de leurs bons amis de Paris et qu'elle pouvait s'approcher, la jeune fille s'était avancée et, la joie dans le regard, avait tendu gracieusement ses joues.

—Et ajouta le docteur, c'est avec un véritable plaisir, une émotion profonde que je ne puis définir, que j'ai pris la fillette dans mes bras et l'ai embrassée.

—Est-elle aussi gentille, aussi charmante que le dit sa mère? demanda Valentine.

—La mère ne fait certainement pas autant qu'elle le pourrait et en aurait le droit l'éloge de sa fille. Plus forte et déjà mieux développée physiquement que ne le comporte son âge, elle est délicieusement jolie; on dirait une tête de Vierge détachée d'une toile du Titien. L'intelligence rayonne sur son front et ses grands yeux d'une douceur infinie ont une expression des plus saisissantes. Avec cela, la séduction d'une physionomie qui n'a rien de vulgaire, une grâce naïve, une distinction rare et un charme enveloppant qui se dégage de toute sa petite personne, font de cette enfant la plus adorable jeune fille que j'aie jamais vue.

Encore quelques années et Emilienne, qui bien certainement est Espagnole, car elle en représente le type de plus pure race. Emilienne, dis-je, sera une merveille de beauté.

—Comment avez-vous trouvé Marguerite? demanda à son tour Mme Villarceau.

—Elle a beaucoup vieilli dans ces dernières années, m'a-t-elle dit; à son visage d'une pâleur mate, à son regard mélancolique et doux, à la tristesse répandue sur ses traits, on sent que chez elle le cœur et l'âme ont souffert et souffrent toujours; néanmoins on voit qu'elle a été une très belle personne.

—Oui, elle a été une jeune fille charmante.

—Et d'une rare intelligence, ajouta Mme Delteil.

—C'est un grand malheur qu'elle soit tombée entre les mains de ce misérable Forestier.

—Oui, un grand malheur, répéta le docteur.

—Le ciel ne lui a pas conservé comme à moi une mère chérie, dit Valentine en se penchant vers Mme Villarceau qu'elle embrassa; et, continua-t-elle, Marguerite n'a pas eu, comme moi, le bonheur de posséder un excellent père pour veiller sur sa jeunesse et lui préparer l'avenir.

—Ce n'est que trop vrai, reprit Mme Villarceau, M. Lormont, veuf de bonne heure, ne s'est jamais occupé de sa fille; il ne l'a jamais eue auprès de lui; même aux vacances il la laissait à sa pension où elle est restée jusqu'à dix-sept ans.

C'est bien une coupable indifférence à son égard et les mauvais traitements qu'on lui faisait supporter, qui l'ont laissée sans défense contre les séductions de ce Forestier.

Dans toute cette déplorable affaire, le plus coupable a été M. Lormont.

Ce malheureux subissait la fatale influence d'une femme, qui était plus que lui dans sa maison. C'est cette femme, qui fut pour Marguerite une mégère, qui tenait la jeune fille éloignée du foyer paternel et lui avait aliéné le cœur de son père.

Du jour où M. Lormont s'est laissé dominer par cette femme, elle a joué auprès de lui un rôle néfaste.

Après la faillite, la ruine complète, et le malheureux négociant a été obligé de quitter Paris pour aller se réfugier en Amérique.

Marguerite était-elle instruite de la ruine de son père?

—Elle ne savait rien, répondit M. Delteil, c'est moi qui lui ai appris la catastrophe et le départ de M. Lormont pour l'Amérique.

—"Hélas! me dit-elle tristement, je ne puis rien faire pour mon pauvre père!"

—Et pas une parole amère, pas un mot de récriminations.

—Oh! elle est bien toujours la Marguerite que nous avons connue!

—Elle est intelligente, bien douée sous le rapport des qualités du cœur; elle parle avec aisance, simplement, et l'on voit qu'elle possède une instruction solide.

—Et elle en est réduite pour vivre à un labeur ingrat.

—Oui, ingrat, appuya le docteur Delteil.

—Mais elle et sa fille vivent-elles seulement? dit Valentine.

—Elles végètent, fit le docteur.

—Marguerite ne doit pas avoir constamment de l'ouvrage, fit Mme Villarceau; il y a si peu de ressources dans un village.

—En effet, elle n'a pas toujours du travail; et puis elle est si peu payée. Elle est très habile ouvrière en dentelles; c'est à son pensionnat qu'elle a appris à repriser, à réparer les dentelles; mais ce n'est pas à Salvignac qu'elle peut mettre à profit son talent; c'est très rare quand elle a à réparer une pièce de dentelle pour une châtelaine des environs.

Emilienne commence à travailler un peu avec sa mère.

—"Elle a une grande souplesse des doigts et beaucoup de goût, m'a dit Marguerite, j'en pourrais faire une très habile dentellière; malheureusement on ne m'apporte pas assez souvent des dentelles."

—Est-ce qu'elle tient beaucoup à demeurer à Salvignac? demanda Mme Delteil.

—Je ne le crois pas, maintenant qu'elle n'y a plus M. Fournier et M. Ancelin.

—Mais alors, maman, dit la jeune femme, pourquoi ne viendrait elle pas à Paris?

—Je ne vois rien qui s'y puisse opposer.

—Son père n'était plus à Paris, dit M. Delteil, je crois crois que Marguerite se déciderait assez facilement à y revenir.

—Nous parlerions d'elle à nos amies, à toutes nos connaissances, reprit Valentine, et je suis bien sûre qu'elle aurait immédiatement autant et même plus d'ouvrage qu'elle n'en pourrait faire.

—Eh bien ma chère enfant, dans ma prochaine lettre je parlerai de cela à Marguerite, en lui disant que l'idée vient de toi.

Trois mois plus tard, Marguerite et sa fille adoptive arrivaient à Paris et s'installaient rue Godot-de-Mauroi, dans un petit appartement au premier étage, que le docteur Delteil avait fait meubler simplement, mais confortablement. Assurément, Marguerite avait quitté sans regret Salvignac où elle n'avait plus aucune attache. Cependant elle avait été assez longtemps hésitante en pensant à l'Espagnol qui lui avait confié l'orpheline.

S'il allait venir la réclamer ou tout au moins pour la voir et s'assurer que Marguerite lui avait donné, comme elle l'avait promis, les soins d'une mère!

Elle avait beau se dire que la fillette était bien une pauvre abandonnée, il lui semblait qu'elle n'avait pas le droit de s'éloigner de Salvignac.

Emilienne ne pouvait pas deviner la cause des indécisions de sa mère; aussi ne comprenait-elle point que Marguerite n'acceptât pas comme elle, tout de suite, avec joie, l'offre qui lui était faite par Mme Villarceau et Mme Delteil.

Enfin, c'était la jeune fille qui avait eu raison des dernières hésitations de Marguerite.

Dès le lendemain de leur installation, dans l'après midi, la mère et la fille firent leur première visite à la famille Villarceau. Comme elles devaient s'y attendre, elles furent reçues on ne peut plus affectueusement.

Tout le monde embrassa Emilienne, sans excepter Lucien Delteil, récemment sorti de l'Ecole polytechnique et prêt à commencer ses trois années d'études spéciales à l'Ecole des mines.

Pendant que Marguerite causait avec Mme Villarceau, Mme Delteil disait tout bas à son mari, parlant d'Emilienne:

—Tout ce qu'on peut entendre dire de cette charmante jeune fille est bien au-dessous de la vérité; il faut la voir.

On la regardait beaucoup, la gentille enfant, et c'était à qui lui ferait le plus de caresses.

Elle vit qu'elle était l'objet d'une attention toute particulière et pleine de sympathie; très sensible, elle en fut touchée et, à un moment, des larmes jaillirent de ses yeux.

—Qu'avez-vous, ma chère enfant? lui demanda Mme Villarceau, en l'attirant contre elle.

—Oh! madame, répondit-elle, je suis si contente! Vous êtes tous si bons pour [illegible]

On se plaisait à faire causer Emilienne.

Elle avait des réponses d'une naïveté adorable, mais souvent aussi des reparties pleines d'à-propos, qui révélaient un esprit subtil et très fin.

On l'écoutait comme si elle eût été une grande personne, avec intérêt et, parfois, avec surprise. Sa voix, très douce, d'un joli timbre, avec un petit accent méridional qui augmentait le charme de sa parole.

Elle riait facilement, comme on rit à cet âge heureux, et sa gaîté était communicative.

Mais lorsque M. Delteil ou Lucien parlaient, elle devenait subitement sérieuse, très grave, et elle écoutait, réfléchie, et comme suspendue aux lèvres du médecin ou du futur ingénieur.

On devinait en elle le vif désir d'apprendre, de savoir, de connaître.

De cette première rencontre, le cœur de Lucien Delteil reçut une impression qui ne devait plus s'effacer.

Comme Marguerite se disposait à se retirer, Mme Delteil lui dit:

—Nous n'avons pas attendu votre arrivée à Paris pour nous occuper de vous et de l'avenir; nous avons fait votre clientèle et vous ne manquerez pas d'ouvrage. Ma mère sera votre première cliente et moi la deuxième.

Mme Delteil ne s'était pas trop avancée: bientôt, en effet, les pièces de riches dentelles à réparer arrivèrent nombreuses chez Marguerite.

A côté de sa mère, Emilienne apprenait à faire la maille et n'allait pas tarder à devenir une habile ouvrière.

Toutefois, Marguerite ne tenait pas la jeune fille attachée à son métier; elle ne voulait fatiguer ni son corps, ni ses yeux.

Mais Emilienne ne restait pas oisive; sentait que son instruction n'était pas suffisante et qu'elle avait beaucoup à apprendre

Dirigée par Marguerite et avec ce grand désir de savoir, qui est toujours suivi d'un heureux résultat, Emilienne étudiait, pleine de courage, avec une volonté opiniâtre, avec passion.

Elle savait,—sa mère le lui avait souvent répété,—qu'il n'y avait rien de tel que la lecture pour développer l'intelligence et former l'esprit. Aussi, elle lisait beaucoup, des livres que Marguerite lui achetait, choisis avec le plus grand soin.

Le dimanche, dans l'après-midi, quand le temps le permettait, on faisait une promenade dans la ville; on visitait les monuments, les musées. Pour la jeune fille, c'était une autre manière de s'instruire, grâce aux explications que lui donnait Marguerite.

Une fois chaque mois, elles allaient au théâtre, à la Comédie-Française, au Gymnase, à l'Odéon, au Vaudeville; rarement dans un autre théâtre, et encore fallait-il que le genre de spectacle convînt à Marguerite.

Tous les quinze jours elles étaient reçues à dîner à l'hôtel Villarceau.

C'était une grande joie pour Emilienne de se retrouver dans cette maison amie, où elle était toujours fêtée et traitée un peu comme une enfant gâtée.

On savait qu'elle étudiait et lisait beaucoup. Le docteur Delteil et son fils l'interrogeaient; elle répondait le mieux qu'elle pouvait à cette espèce d'examen qu'on lui faisait subir, mais qui était aussi une précieuse leçon dont elle savait profiter.

Le père et le fils constataient, avec un plaisir qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, les progrès rapides que faisait la jeune fille et s'étonnaient même des connaissances qui, déjà, ornaient son esprit.

—Emilienne est vraiment merveilleusement douée, disait Lucien à son père.

—Oui, répondait M. Delteil, elle a une mémoire prodigieuse et une faculté d'intuition extraordinaire.

De temps à autre, on recevait aussi à l'hôtel Villarceau le sculpteur sur bois Lebrun et son fils Paul, grand ami de Lucien Delteil.

Les jeunes gens étaient comme les deux frères; au lycée on les avait appelé les inséparables, et bien qu'ils ne suivissent point la même voie, il ne se perdaient pas de vue, et semblaient n'avoir de véritable joie que lorsqu'ils se trouvaient ensemble.

Paul Lebrun s'était contenté du diplôme de bachelier ès lettres, et pendant que Lucien Delteil restait encore à Louis-le-Grand et travaillait pour obtenir le diplôme de bachelier ès sciences. Paul avait déclaré à son père que son plus vif désir était de devenir artiste peintre.

Artiste lui-même et ayant donné à son fils les premières leçons de dessin, Lebrun n'était pas homme à contrarier la vocation de Paul.

Le jeune garçon avait donc quitté le lycée et était entré à l'Ecole des Beaux-Arts décoratifs, afin de se perfectionner dans l'étude du dessin. Il était maintenant élève de l'école des Beaux-Arts, où il apprenait la peinture. Cela ne l'empêchait point de fréquenter l'atelier de Gérôme, un de nos grands maîtres dessinateurs; les ateliers de Bonnat, Carolus Durand, Rochegrosse, Roybet, s'inspirant de ces maîtres de l'Ecole française, saisissant chez l'un la manière de composer un tableau, devenant coloriste chez un autre, prenant auprès de tous ce que chacun a de poésie, de sentiment, et cette touche délicate ou hardie qui anime, donne la vie à leurs œuvres

Paul se préparait à concourir pour le prix de Rome; il voulait obtenir le premier grand prix.

Il était soutenu, encouragé par Lebrun, dont il était la joie et l'orgueil. Paul était tout pour son père.

On n'entendait plus parler de Léonie; sans doute elle s'était encore envolée vers quelque contrée lointaine avec un nouvel amant.

Le sculpteur sur bois n'oubliait pas complètement sa femme. Souvent, en regardant son fils, il lui arrivait de murmurer:

—La malheureuse, voilà ce qu'elle a perdu!

XIV

RÉVÉLATION INATTENDUE.

Marguerite et Emilienne vivaient tranquilles dans leur petit appartement de la rue Godot-de-Mauroi. Le travail leur donnait l'aisance.

Mais cela ne devait pas durer.

La jeune fille allait subir une première et cruelle épreuve; elle allait avoir à supporter une immense douleur.

Depuis déjà longtemps la santé de Marguerite était délabrée; après avoir eu de fréquents malaises, elle devint malade. Autant qu'elle le put elle lutta contre la maladie, mais à la fin elle fut forcée de s'aliter.

Le docteur Delteil vit tout de suite que le mal dont souffrait la pauvre femme était incurable.

Lentement, chez Marguerite, les souffrances morales avaient détruit les forces physiques; c'était un corps usé.

La science du médecin et les meilleurs soins de la jeune fille ne pouvaient plus que prolonger un peu cette vie près de s'éteindre.

Avec une douceur angélique, avec toute la tendresse et le dévouement qu'on pouvait attendre d'elle, Emilienne prodiguait ses soins à la chère malade dont elle voulait conserver les jours, se refusant à croire que sa fin fût prochaine.

Elle passait la moitié des nuits au chevet de Marguerite, et il fallait que celle-ci prit un ton d'autorité, se fâchât presque, pour l'obliger à prendre du repos.

Le docteur s'était bien gardé de faire connaître à la malade la vérité sur son état; mais elle sentait bien qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

A présent, elle s'applaudissait d'avoir quitté Salvignac, dont elle avait tant hésité à s'éloigner.

Là-bas, que serait devenue Emilienne? A Paris, elle avait la famille Villarceau et dans chaque membre de cette famille, un ami, un protecteur.

Un soir, elle dit à la jeune fille:

—Ma chérie, je me sens un peu plus forte aujourd'hui, je veux en profiter pour causer quelques instants avec toi.

—Je le voudrais bien, maman; mais vous êtes si faible.... et vous savez que vous ne devez pas vous fatiguer.

—Dieu me donnera la force de remplir un grand devoir. Assieds-toi là, près du lit, ma chérie, et écoute-moi.

La jeune fille obéit et la malade reprit:

—Emilienne, il est des choses qui t'intéressent, que j'ai cru devoir te laisser ignorer, mais que je veux aujourd'hui te faire connaître. C'est un secret que je vais te révéler, un secret que je n'ai pas le droit d'emporter dans la tombe. Emilienne, je ne suis pas ta mère!

La jeune fille resta un instant frappée de stupeur, puis s'écria:

[illegible] pas ma mère, je ne [illegible]

[illegible] Marguerite. Mais, [illegible] je ne suis pas ta mère par le sang, je l'ai été et le suis encore par le cœur; personne mieux que toi, chère enfant, ne peut dire combien je t'ai tendrement aimée.

La jeune fille était devenue affreusement pâle et de grosses larmes tremblaient aux longues franges de ses paupières.

Après un silence, Marguerite reprit:

—Mon grand chagrin, avant de mourir....

—Mais vous ne mourrez pas, maman, vous ne mourrez pas! interrompit Emilienne d'une voix que l'émotion étranglait.

—Oh! je ne demande pas à [illegible] encore: pour toi, mon enfant, pour une autre jeune fille qui m'est également chère, je voudrais vivre.... mais Dieu est le maître de la vie...

Eh bien! oui, ma chérie, mon grand chagrin avant de mourir est de ne pas pouvoir te dire qui est ta mère.... qui est ton père.... Je te crois orpheline, mon enfant, et j'ignore si tu as encore quelques parents, si tu as une famille. Tout ce que je puis te dire, et encore sans en être bien sûre, c'est que tu es née en Espagne, que ton nom est Thérèse et que j'ai été autorisée à t'appeler Emilienne.

La jeune fille écoutait avec une attention croissante. Elle avait son mouchoir à la main et à chaque instant elle essuyait ses yeux noyés de larmes.

—Emilienne, tu te souviens de M. l'abbé Ancelin.

—Le bon curé de Salvignac, oh! oui!

—Un jour, M. l'abbé Ancelin entra dans ma petite maison; il était accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, portant le costume des paysans basques de la province espagnole. Cet homme, qui parlait assez bien le français, mais avec un accent espagnol très prononcé, avait dans ses bras, enveloppée d'une couverture de laine, une petite fille à peine âgée de deux ans; c'était toi.

—Marguerite, me dit l'abbé Ancelin, monsieur, à qui j'ai parlé de vous, voudrait vous confier cette petite fille, voulez-vous vous charger de l'élever?

Je n'acceptai pas immédiatement, j'étais pauvre, je vivais séparée de mon mari et j'avais déjà à élever ma fille, ma petite Louise.

—Quoi! s'écria Emilienne, vous avez une fille!

—Oui.

—Et vous m'apprenez cela aujourd'hui seulement?

—Je ne pouvais te parler d'elle sans te faire connaître tous mes chagrins; je ne l'ai pas voulu.

—Est-ce qu'elle est morte?

—Hélas! je l'ignore; mais tout à l'heure je te parlerai de Louise, de ma fille.

Cependant je t'avais prise dans mes bras, je te regardais.... oh! comme tu étais jolie! Je t'embrassais.... malgré cela je ne me décidais pas à te prendre, effrayée à l'idée de t'associer à notre misère. J'expliquai cela à M. le curé.

Alors, l'homme mit un papier sur la table.

—"Dans cette enveloppe, me dit-il, il y a vingt mille francs pour récompenser la personne qui prendra soin de la petite fille.

—"Et Marguerite, ajouta M. Ancelin, cette somme vous est donnée; vous vous en servirez pour élever convenablement cette petite fille et la vôtre; elles seront comme les deux sœurs et vous aurez deux enfants."

Mes craintes se trouvaient dissipées, je ne pouvais plus hésiter.

—J'élèverai cette enfant répondis-je, et je l'aimerai comme si j'étais sa mère.

Que te dirai je, ma chérie, déjà je sentais que tu avais une place dans mon cœur.

—Elle s'appelle Thérèse, me dit l'Espagnol; mais, dans son intérêt, vous ferez bien de lui donner un autre nom.

Ce fut quelques jours après que je commençai à t'appeler Emilienne.

L'Espagnol me dit encore qu'on viendrait un jour te réclamer; mais il ne m'apprit point où tu étais née, ni qui étaient tes parents; du reste, je ne me permis pas de l'interroger, comprenant que sur ce point il avait reçu l'ordre de garder le silence.

Depuis, ma chérie, je n'ai pas revu cet homme et je n'en ai plus entendu parler. Cela m'a donné beaucoup à penser et bien des idées me sont venues; enfin, je suis arrivée à me convaincre,—je dois te dire cela pour que tu ne te laisses pas entraîner par ton imagination, pour que tu ne te livres pas à des pensées troublantes, à des rêves chimériques,—je suis arrivée à me convaincre qu'on avait eu intérêt à se débarrasser de toi, que tu étais une enfant abandonnée.

Emilienne, qui depuis un instant tenait sa tête baissée, laissa échapper un sanglot.

Marguerite lui prit la main et, d'une voix caressante:

—Sois forte, mon enfant, dit-elle; tu n'es encore qu'au seuil de la vie, prépare ton âme à toutes les épreuves.

—Abandonnée! prononça la jeune fille d'un ton douloureux.

—Mais, moi, je t'ai aimée!

—Oh! oui, et c'est vous qui êtes ma mère, ma vraie mère!

Emilienne se leva et embrassa tendrement sa mère adoptive.

Il y eut un assez long silence.

—Tu ne te rappelles pas celle qui, dans la pensée de M. l'abbé Ancelin et la mienne, devait être ta petite sœur, reprit Marguerite; tu étais trop jeune pour te souvenir. Hélas! deux jours seulement vous avez joué ensemble, deux seules nuits dans les bras l'une de l'autre, vous avez dormi dans le même berceau!

Le lendemain du jour où tu me fus confiée, je dus sortir pour rendre une pièce de dentelle que j'avais réparée; je partis avec toi sur mon bras, laissant Louise un peu indisposée, endormie dans son petit lit.

Je ne fus pas absente plus d'une heure. A mon retour, je ne trouvais plus Louise, ma chère petite Louise!

—Oh! fit Emilienne.

—Mon mari, profitant de mon absence, s'était introduit dans la maison.... il m'avait enlevé mon enfant!

—C'est odieux! s'exclama la jeune fille.

—Et je ne l'ai plus revue! dit Marguerite avec des larmes dans la voix; on fit des recherches pour la retrouver, elles ont été vaines. Oh! donc mon mari avait-il pu la cacher? J'ai quelque raison de croire qu'elle vit toujours; mais qu'est-elle devenue? Que fait-elle? Est-elle heureuse ou malheureuse? Sait-elle qu'elle a une mère qui n'a pas été un instant sans penser à elle?

Louise est de ton âge, Emilienne; comme toi, elle est arrivée à cette époque de la vie où les jeunes filles sont menacées de toutes sortes de dangers; à cet âge où elles ont le plus besoin d'être dirigées par une mère, de recevoir de bons enseignements, d'être mises en garde contre les embûches qui peuvent les atteindre à chaque pas.

Une de mes grandes douleurs a été de penser que ma pauvre Louise n'aurait pas de bons exemples sous les yeux; qu'abandonnée à elle-même, elle se trouverait sans défense contre les excitations malsaines, livrée aux suggestions du vice.

Mon Dieu, qu'a-t-on fait de l'âme de mon enfant?

Marguerite resta de nouveau silencieuse, en proie à une violente émotion.

—Emilienne, reprit-elle, les hasards sont grands dans la vie; et puis il y a la Providence divine; quelque chose me dit que vous vous rencontrerez un jour, toi et Louise. Si elle ne m'avait pas été enlevée, vous auriez été élevées ensemble, vous seriez aujourd'hui comme les deux sœurs et également dignes l'une et l'autre, car ma tendresse, mon amour maternel aurait en même temps formé vos deux cœurs, élevé vos deux âmes.

Emilienne, le jour où tu rencontreras Louise, n'importe ce qu'elle sera, tends-lui une main amie, une main de sœur; si elle a besoin d'être conseillée, conseille-la; soutiens-la, soutiens-la; si elle souffre, si elle est malheureuse, tu la consoleras; tu penseras qu'elle a été violemment séparée de sa mère et tu l'aimeras.

—Je l'aime déjà, maman.

—Merci, ma chérie, c'est bien. Va, si jeune que tu sois, j'ai confiance en ta sagesse et en ton grand cœur.

Emilienne, je te fais la sœur aînée de Louise; si elle a quelque chose à se faire pardonner, en mon nom, tu pardonneras! tu lui diras que j'ai pensé à elle à mes derniers moments, tu lui diras qu'en même temps que toi je l'ai bénie!

Marguerite pleurait à chaudes larmes, et, la tête appuyée contre le lit, Emilienne sanglotait.

Après cette crise d'une grande douleur si longtemps contenue, la malade continua:

—Je n'avais plus ma fille; j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, je t'ai aimée pour deux. Sans toi, ma chérie, j'aurais été si complètement malheureuse que [illegible]